



ARMOIRES DE LA VILLE DE NIEUPOORT

## XIV

NIEUPOORT. — SON ASPECT DÉSOLÉ. — LE DONJON DES TEMPLIERS.

— HALLE ET BEFFROI. —

LA VIERGE DE LOMBARZYDE. — LA BATAILLE DE NIEUPOORT.



Lorsqu'on visitait Furnes et Dixmude, on éprouve, je l'ai dit, un sentiment étrange, une impression de vide et de solitude qui finit par dégénérer en une douce mélancolie. Mais, quelque saisissante que cette impression puisse être, elle ne saurait se comparer à celle qu'on ressent en entrant à Nieupoort.

Du plus loin qu'on l'aperçoit, la célèbre petite ville répand autour d'elle comme un parfum de vague tristesse. Perdue au milieu de cette plane campagne, enveloppée par une ceinture de feuillage que dominent les clochers de ses églises et son pittoresque beffroi, elle pourrait être souriante et joyeuse, et cependant on éprouve, à la voir, quelque chose d'analogue à cet inexplicable malaise qu'on perçoit en passant devant la maison où quelqu'un vient de mourir. On ne voit rien de particulier, on n'entend rien d'étrange, et cependant on est comme saisi, on hâte le pas, on se tait, on s'éloigne, et malgré soi l'on prête l'oreille. De même, à contempler Nieupoort de la campagne, on ne voit que des hauteurs gazonnées, de grands arbres touffus, de grosses tours

colorées, et des toits rouges. On n'entend que la chanson des oiseaux, ou ces mille bruissements qui sont la mélodie des champs. Tout cela pourrait être joyeux, et cependant on se sent envahi par une mélancolie étrange, inexplicable elle aussi, et qui pourtant n'est pas exempte de charme.

A mesure qu'on approche, ce sentiment devient plus poignant; mais là au moins, il y a des raisons. Ces remparts à moitié détruits, ces bastions écroulés, ces bonnets d'évêque éventrés, ces contreforts et ces glacis maintenant nivelés pour les besoins de la culture, et conservant, malgré cela, un redoutable aspect; ces chemins couverts, ces redoutes et ces fossés sont tellement remplis de vieux et sanglants souvenirs, que la pensée remonte forcément le cours des siècles. Elle entrevoit, dans une pénombre sinistre, les hécatombes humaines, qui eurent lieu en cet endroit. Tant de sang répandu, tant d'existences détruites, tant de veuves et d'orphelins pleurant le résultat de ces funestes journées; tout ce sang, tous ces deuils et toutes ces larmes pour en arriver à promener une vulgaire charrue sur un sol engraisé de cadavres, et dont chaque parcelle a été disputée les armes à la main. Est-il un tableau plus émouvant de la vanité des ambitions humaines ?

Notez qu'à l'intérieur Nieuport ne dément pas ces impressions douloureuses. Deux grandes rues qui se coupent en croix constituent presque toute la ville, ou du moins ce qui nous en reste. Là-dessus viennent se greffer d'autres rues silencieuses et désertes, mal bordées de maisons d'apparence chétive, badigeonnées en bleu d'outremer ou en jaune serin, avec des volets peinturlurés en vert criard; toutes pauvres d'aspect, malgré leur habit d'arlequin, et plus dignes d'un village que d'une vieille cité.

Aucune de ces maisons ne paraît neuve; aucune de ces rues ne finit bien. On sent que depuis nombre d'années on ne construit plus d'habitations nouvelles, et l'on sent aussi que toutes ces voies interrompues s'étendaient jadis bien au delà de leurs limites actuelles. Des quartiers tout entiers ont si bien disparu que l'herbe touffue en laisse à

peine deviner la trace; et dans ce qui reste, mille détails précieux viennent souligner, comme à plaisir, ce douloureux écroulement.

Ici, c'est un orphelinat, jolie bâtisse avec des pignons à redans, un grand toit, un clocheton, des ogives écrasées, des coquilles et des cariatides, un vrai bijou d'architecture. Plus loin, c'est une auberge, avec l'enseigne étrange en ce lieu et un peu déplacée, ce me semble, d'*Hôtel*



NIEUPORT : LA TOUR DES TEMPLIERS

*de l'Espérance*, qui est, elle aussi, une petite perle architectonique. A droite, à gauche, ce sont d'anciennes chapelles, employées maintenant à de profanes usages, et dont les ogives trilobées, les sveltes colonnettes et les chapiteaux feuillus se détachent sur des vieux murs. Il n'est pas enfin jusqu'à cette énorme tour carrée, massive, aveugle et formidable d'aspect, dernier reste de l'église des Templiers, plus semblable à un donjon féodal qu'à un clocher chrétien, qui ne vienne rendre plus sensible et plus saisissant encore, s'il est possible, ce douloureux et cruel abandon.

Malgré soi, l'imagination évoque, dans ce milieu désolé, de sinistres images. Les places vides qu'on voit entre les maisons rappellent les trouées sanglantes faites par le canon sur le champ de bataille, et

ces rues, qui semblent se replier sur elles-mêmes, se contracter, se racornir, font penser à la vie qui se retire peu à peu d'un corps agonisant.

Notez que le cœur lui-même de la petite cité n'est guère plus vivant que le reste. Quand je parle de cœur, j'entends la grande place, l'ancien centre, l'ancien foyer de sa vie industrielle et municipale, son ancien *forum*, en un mot, est tout aussi triste que ses larges rues désertes. On a peine à croire que, il y a moins de deux siècles, toutes ces voies, toutes ces avenues étaient peuplées, animées et même bruyantes et tapageuses. Et pourtant les rires et les chansons se croisaient dans les airs ; écoutez plutôt le refrain du *Reys naer Island* <sup>1</sup>, le vieux *lied* que répétaient alors des centaines de matelots : « En l'année dix-sept cent, n'en soyez pas surpris, nous allons tous à Nieuport pour nous engager. C'est dans le mois de mars qu'on prépare le voyage, et quand tout est prêt, nous faisons bombance. Cela va de soi. »

Aujourd'hui tout se tait et le *forum* est devenu solitude. Le foin pousse entre les pavés, et les plantes parasites, envahissant les vieux murs, accentuent, par leurs nuances fraîches et vivaces, l'aspect sombre et mélancolique des antiques bâtiments. Car c'est sur cette place que s'élèvent les deux principaux édifices de Nieuport, sa grande église et sa Halle.

La Halle, jadis encombrée de marchands et d'acheteurs, bourrée de marchandises de toutes sortes, aujourd'hui close, vide, délaissée, a conservé, malgré l'abandon et les ans, une certaine majesté et un grand aspect. Tout effritée par la pluie et le vent, toute lépreuse, avec la brique reparaissant sous le badigeon détrempé, elle n'en continue pas moins de dresser dans les airs son robuste beffroi couronné de tourelles fringantes, ayant conservé, malgré leur grand âge, un air guerrier et provocateur. Avec ses ogives écrasées, son escalier extérieur, ses épais contreforts et son grand toit brun, elle affecte des allures trapues, vigoureuses, énergiques ; et sa massivité semble être comme un reflet

1. « Le Voyage en Islande. »

de ces guildes puissantes, de ces fortes corporations qui autrefois dominaient le pays, et ne manquaient point d'édifier leur sanctuaire à leur image.

Tout auprès de la Halle s'élève l'église, dont la tour décapitée et la nef défoncée par le canon n'ont plus guère de caractère. L'une et l'autre ont été réparées au siècle dernier, et l'on en veut à cet énorme entassement de briques et de pierres, sans formes et sans lignes, d'écraser par sa masse effroyable le curieux édifice qui s'est fait son voisin. C'est, du reste, un caractère distinctif, propre aux églises flamandes, que cette vastitude hors de proportions avec les agglomérations qui les ont édifiées. Partout, dans ces grandes plaines, le regard se heurte à des clochers gigantesques, à des chœurs immenses, à des nefs énormes; et dans de champêtres villages, comme Eessen et Ghisteltes, on trouve des sanctuaires qui ne dépareraient point une très grande ville, cathédrales égarées dans de simples hameaux.

A mesure que nous approchons de cette énorme église de Nieuport, l'impression cependant se fait meilleure. De grands arbres l'entourent. Le silence et le recueillement règnent sur la petite place, qui lui fait une ceinture. L'ancien cimetière empreint d'une tristesse pénétrante, le lierre qui s'accroche aux reliefs de la pierre, un grand christ janséniste dont la croix disparaît sous les feuillages grimpants, tout cela forme un décor coloré, imprégné d'une singulière poésie.

La porte, par laquelle on pénètre dans le sanctuaire, est cintrée. C'est à peu près tout ce qui reste du gros œuvre primitif, remontant au XIII<sup>e</sup> siècle. La nef est de style ogival, si tant est que ce pauvre temple, détruit à plusieurs reprises, refait en diverses fois, tronqué, réparé, ait conservé un style bien précis. Il fut mis à sac en 1600; tous les ornements, que nous voyons aujourd'hui, lui ont donc été restitués postérieurement à cette date, et, comme pureté, ils se ressentent du goût de l'époque. La polychromie marmoréenne, si fort en honneur alors, y a prodigué son papillotage de couleurs, et les revêtements du chœur, aussi bien que le jubé, sont plus ambitieux et plus tapageurs que

sérieusement beaux. Quelques tableaux d'honnête qualité et un tabernacle circulaire, à cinq étages en retraite, avec colonnes et cariatides, bas-reliefs et statues, complètent le bagage artistique de ce vieux temple chrétien.

Non loin de ces ornements, enfermée ou plutôt enchâssée dans une grande vitrine, se trouve la reine du lieu, une Vierge, magnifiquement vêtue d'une robe brodée en relief, la couronne en tête, le sceptre en main, et sur le bras le petit Jésus, lui aussi, superbement couronné. Comme nous voilà bien loin de l'étable de Bethléem. Quel chemin parcouru ! mais qui songerait à s'en plaindre ? Le clergé, en effet, sait admirablement ce qu'il fait, ce n'est point au hasard qu'il a transformé de la sorte la légende sacrée. Le public campagnard, auquel il s'adresse, a la pauvreté en trop sévère mépris, pour qu'on puisse sans danger lui mettre sous les yeux l'humble condition de Joseph et de Marie. Naître dans une étable, la belle malice vraiment ! ces choses-là arrivent tous les jours ; tandis qu'un habit brodé, une couronne dorée, un sceptre enrichi de pierres fines, n'a point cela qui veut ! D'ailleurs, n'est-il pas vrai qu'on ne prête qu'aux riches ? Et devant la vitrine un large tronc porte cette inscription éloquente, invitation formelle à la générosité :

O MENSCH,  
tervijnl gy zijt in 't leven  
wilt vrij hier in dees  
BUSSE GEVEN!<sup>1</sup>

Si le tronc se remplit, tenez pour certain que la couronne, le sceptre, le manteau, les broderies et les pierres fausses y sont pour beaucoup. Car la Vierge de Nieuport n'est pas la vraie « madone » de la contrée, la protectrice avérée et reconnue des gens du pays. Questionnez là-dessus un *schipper*, un matelot, un pêcheur, un homme vivant de la mer et sur la mer ; il vous dira que la vraie, la seule,

1. « O gens, pendant que vous êtes encore en vie, veuillez donner librement dans cette boîte. »

l'unique dans laquelle on puisse avoir une confiance absolue, c'est la Vierge de Lombardzyde.

Depuis des siècles, en effet, cette Vierge est en possession de faire des miracles, et elle prête aux vœux des marins une oreille particulièrement favorable. Aussi, dès qu'un équipage, bateau de pêche ou caboteur, se trouve en péril, c'est à la « Bonne Mère de Lombard-



NIEUPORT : LA GRANDE PLACE AVEC LES HALLES ET L'ÉGLISE

zyde » qu'il a recours. Est-il sauvé ? On voit tous ces braves gens aborder à terre, amarrer leur bateau, revêtir leurs plus beaux habits, former les rangs et se rendre en silence auprès de la madone. Ne cherchez point à les faire parler, vous n'en pourriez tirer un mot. Femmes, enfants, pères ou mères, armateurs ou patrons ont beau les questionner, leur demander des nouvelles du voyage, les interroger sur ceux qui manquent à l'appel, rien ne peut leur faire rompre le silence obligé. Ils demeurent lèvres cousues, sans répondre, et ce n'est que le pèlerinage achevé, après avoir allumé force cierges et suspendu leurs *ex-voto*, qu'ils retrouvent enfin la parole et consentent à raconter les dangers auxquels ils ont « miraculeusement » échappé.

La Vierge de Lombardzyde, toutefois, et cela prouve son excellent cœur, ne borne point ses bons offices aux gens de mer. Non seulement elle secourt les marins en détresse, mais elle vient en aide aux agriculteurs, et, suivant le temps et la saison, donne du froid ou du chaud, de la sécheresse ou de la pluie — on le prétend du moins à Lombardzyde, — et, pour obtenir sa bienveillante intercession auprès des astres et des nuages, on lui prodigue les neuvaines et les offrandes. Puis, si les neuvaines ne suffisent pas, on la vient chercher en grande pompe, et on la promène sur les champs en souffrance, escortée par une brillante procession.

Quelques auteurs du pays<sup>1</sup> ont rapproché ces pratiques pieuses du culte des anciens Saxons pour la déesse Nehalennia, cette scandinave adaptation de la « Séléne » des Grecs, régulatrice des marées, protectrice des nochers qu'elle éclaire la nuit, et dont l'influence sur la marche du temps est encore, par beaucoup de gens, considérée comme indiscutable.

On a trouvé des analogies frappantes entre ces pratiques primitives et celles de nos jours, si bien qu'on a prétendu que la Vierge de Lombardzyde n'était qu'une adaptation chrétienne du culte de Nehalennia. En cela, peut-être n'a-t-on point eu tort. Tous ceux qui se sont occupés des antiquités flamandes et zélandaises savent de quelle popularité la Nehalennia antique jouissait sur tout le littoral de la mer du Nord. On n'a pas oublié non plus que c'est dans une localité de l'île de Walckeren, à Domburg, que furent retrouvés les plus beaux autels consacrés à cette bienveillante déesse<sup>2</sup>. Prétendre à la perpétuation d'un même culte avec un simple changement de nom n'est donc point une hérésie scientifique; mais ce qui est une sottise, c'est de s'indi-

1. Notamment M. Lanssens. Voir sa *Dissertation sur le culte de la lune*, citée dans l'*Histoire de Nieuport*. Voir également, sur le culte de Nehalennia en Zélande, le *Cœur du pays* (E. Plon, 1878), p. 243 et suiv.

2. Ces autels, magnifiques de style et d'une exquise élégance, sont aujourd'hui déposés au Musée de Leyde. La *Zeeuwsch genootschap der Wetenschappen* en possède dans son Musée (à Middelbourg) d'intéressantes et fort curieuses reproductions.

gner et de crier au scandale. Car le clergé flamand, en reprenant pour son compte le culte de l'idole scandinave rajeunie et latinisée par les Romains, n'a fait que se conformer à des précédents nombreux, et mettre une fois de plus en pratique un usage pratiqué dans tous les pays et dans tous les temps.

Il faut, en effet, absolument ignorer l'empire que les traditions imposent à notre esprit et la tyrannie que l'habitude exerce sur notre intelligence, pour songer à se formaliser de ces adaptations perpétuelles. Comme l'a si péremptoirement établi un philosophe anglais <sup>1</sup>, « ce qui nous frappe le plus, ce n'est pas la difficulté de conquérir une loi durable, mais celle d'en sortir; ce n'est pas d'obtenir un noyau de coutumes, c'est de le briser; ce n'est pas d'établir les premiers usages conservateurs, c'est de s'en affranchir pour atteindre à quelque chose de meilleur ».

Le curieux, c'est que, plus on descend dans l'échelle des intelligences, et plus on sent que l'esprit se cramponne à ce « noyau de coutumes » et à ces « usages conservateurs ». Il faut, en effet, n'avoir pas vécu pour ne pas savoir de quel empire, de quelle fascination, de quelle tyrannie, sont empreints ces mots sonores : « les coutumes de nos ancêtres » ou « la foi de nos pères ». Cette foi a beau conduire aux plus déplorables excès, ces coutumes ont beau être en désaccord avec la justice et le bon sens, la tradition est là pour les transformer en fétiches sur lesquels il est interdit de porter la main. Aussi le novateur qui, en accommodant les préjugés locaux à sa doctrine, et, sous le manteau de traditions sauvegardées, implante dans un pays les idées dont il s'est fait l'apôtre, commet-il un acte essentiellement politique et très sagement raisonné.

Mais nous voici bien loin de Lombardzyde et de sa madone. Revenons-y bien vite, d'autant mieux que nous sommes ici dans l'ancien berceau de Nieuport. Ce hameau, qui déjà du temps de Sanderus

1. W. Bagehot, dans ses *Lois scientifiques du développement des nations.* »

n'était qu'un « ignoble village<sup>1</sup> », fut jadis une ville célèbre par son port, *olim oppidum famoso portu nobile*. Gramaye le prétendait fondé par Longobard, qui, vers l'année 500, visita cette partie de la Flandre. En 1100, c'était une cité importante, bien peuplée; la pêche y était florissante; on y fabriquait du sel en quantité, et chaque année on en exportait pour des sommes considérables<sup>2</sup>. Mais en 1134, à la suite de violentes tempêtes, le port ayant commencé à s'envaser, cette brillante fortune s'écroula. Les habitants désertèrent la vieille ville, traversèrent l'eau et transportèrent leur résidence à Santhove, qui dès lors prit le nom de Nieuport, c'est-à-dire « nouveau port ». Lombardzyde toutefois ne disparut que lentement. Un chroniqueur, Oudegheerst, nous apprend, qu'en 1369, elle comptait encore parmi les vingt-trois villes non closes de la Flandre occidentale; mais sa jeune rivale l'avait déjà éclipsée, et la pauvre cité, dépérissant à vue d'œil, marchait à grands pas vers le néant.

L'histoire de Nieuport, elle, pourrait philosophiquement se diviser en deux parties très distinctes : son histoire militaire dont elle tira vanité, et son histoire maritime dont elle tira profit. A celle-ci elle dut son prompt développement, sa richesse, son importance commerciale; à celle-là, tous ses malheurs. Ses tours, ses portes et ses bastions, dont elle était si fière, amenèrent sa ruine, car huit fois elle fut assiégée et dans l'un de ces sièges, celui de 1383, elle fut entièrement détruite. De toute la ville il ne resta qu'un fragment de l'église et cette grosse tour carrée, dont nous avons déjà dit un mot, laquelle tour, après avoir appartenu à l'église des Templiers, devint le donjon d'une des portes nouvelles. Reconstituée en 1423, par ordre de Philippe le Hardi, rebâtie sur un plan régulier avec des rues rectilignes se coupant toutes à angle droit, elle renaquit bientôt à l'existence, se peupla de nouveau, s'enrichit rapidement, et atteignit assez vite l'apogée de sa puissance, car cette puissance devait commencer à décroître avec les guerres de reli-

1. *Vicus ignobilis*. Voir la « *Flandria illustrata* ».

2. *Chronyck van Nieuport*.



PORTRAIT DU STATHOUDER MAURICE DE NASSAU,  
PRINCE D'ORANGE  
(Fac-similé d'une ancienne estampe.)

gion. Et c'est pourtant vers cette époque, en 1600, que se place le plus beau fait d'armes dont elle ait été témoin, cette bataille de Nieuport, qui devait rendre son nom impérissable.

Le 1<sup>er</sup> juillet, Maurice, comte de Nassau, stathouder des Provinces-Unies, entré en Flandre à la tête d'une armée de 12,000 hommes, après avoir traversé l'Escaut, pris le fort Philippine et dégagé Ostende, était venu planter ses tentes devant Nieuport. Il espérait, en attaquant rondement la ville, la réduire avant que l'ennemi n'eût appris qu'elle était assiégée. On n'entendait point dire, en effet, que l'archiduc eût rassemblé ses troupes, et le jeune stathouder se croyait certain de conduire les opérations du siège sans être inquiété. Il n'en fut pas ainsi. L'archiduc prévenu de la marche de Maurice s'était porté en hâte sur Gand, y avait groupé quelques régiments, s'était ensuite avancé sur Bruges, où il avait opéré sa jonction avec l'amiral d'Aragon et le comte de Berghes ; puis l'armée royale, forte de 15,000 hommes, avait poussé droit sur Ostende.

Ces nouvelles surprenantes, apportées au milieu de la nuit par un courrier ostendais, jetèrent l'alarme dans le camp de Maurice. Rien n'était prêt pour faire face à l'ennemi, c'est à peine si l'on avait commencé à travailler aux retranchements. L'armée se trouvait dispersée, et les deux tiers étaient séparés du quartier général par un havre qu'on ne pouvait traverser qu'à marée basse. Jamais peut-être les Hollandais ne s'étaient vus dans une position aussi critique. Maurice s'en rendit compte en un instant, il examina la situation avec sang-froid, délibéra seul, se décida vite et, résolu d'accepter la bataille, il prit toutes les mesures nécessaires pour sauver au moins l'honneur, s'il ne pouvait faire davantage.

A la pointe du jour, il commença à opérer sa concentration. En même temps, il dépêchait le comte Ernest de Nassau avec dix-neuf cents hommes pour reconnaître l'ennemi, retarder sa marche et, s'il était possible, rompre le pont de Leffinghe. Malheureusement cette avant-garde arriva trop tard, le pont était déjà au pouvoir de l'archi-

duc. Néanmoins le comte Ernest, fidèle à la consigne reçue, engagea l'action et mit beaucoup de temps à se faire battre, entrava les Espagnols dans leur marche en avant, en sorte qu'il était plus de trois heures quand les deux armées se trouvèrent en présence.

L'archiduc enthousiasmé par son premier succès, et croyant avoir vaincu le gros des troupes ennemies, avait envoyé des courriers dans toutes les directions pour annoncer sa victoire. Déjà les cloches sonnaient à Bruges et à Gand en signe d'allégresse; aussi fut-il très surpris de trouver les républicains qui l'attendaient de pied ferme, et qui paraissaient résolus à tout. Leur parti était arrêté en effet, il ne leur restait plus qu'à vaincre ou à mourir. Le désespoir avait été compté par Maurice dans ses chances de victoire; dès le matin il avait congédié sa flotte, qui en cas de défaite eût pu offrir un refuge à ses troupes, et comme ses soldats stupéfaits regardaient les vaisseaux s'éloigner, il leur avait crié en passant devant leur front de bataille : « Camarades, voyez l'armée qui s'avance et la marée qui monte. Ou bien il faudra passer sur le ventre de l'ennemi, ou bien il nous faudra boire toute l'eau que nous avons derrière nous. Choisissez ! »

A la vue de ces troupes en si bel ordre, l'archiduc eut un mouvement d'hésitation. Mais ses soldats, enivrés par leur premier succès, ne lui laissèrent point de répit. Les Espagnols ne voyaient du reste dans les soldats des États que « subjects rebelles, composez, conduicts et commandez par herectiques et gens proscritz pour leurs malversations<sup>2</sup> ». Ils avaient pour eux presque autant de dédain que de haine, « ils se plaignoient qu'on leur enlevât leur proie<sup>3</sup> », ils poussèrent donc en avant.

Le premier choc eut lieu sur la plage entre les deux avant-gardes, et bientôt l'action devint générale. Longtemps la bataille demeura indé-

1. Voir le récit que donne Aubery du Maurier.

2. *Lettre d'un gentilhomme de Bruges* (Ms. n° 16,816), à la Bibliothèque de Bourgogne, manuscrit contemporain de l'événement, très curieux, fort peu connu, et très probablement inédit, car je ne l'ai vu cité nulle part.

3. Le Clerc, *Histoire des Provinces-Unies*, liv. VII, p. 209.



*Navires de guerre des Estats*

*Naves profubarie Ordinum*

*Navires des Estats, portans les munitions et vivres,  
Naves Ordinum, bellium apparatus et anasam vehentes*

O C E A N I G E R M A N I C I P A R S

PORTUS NEAPORTI

A

B

Port de Neuport

STRAND. LITVS.

*1. Compagn. qui chargerent les premiers  
sur la chavalerie des Estats*

LA BATAILLE DE NIEUPORT. (FAC-SIMILE D'UNE ANCIENNE ESTAMPE).



PORTRAIT DE FRÉDÉRIC-HENRI DE NASSAU

(Fac-similé d'une ancienne estampc.)

cise. Les mousquetaires et les cuirassiers français <sup>1</sup>, qui servaient dans l'armée de Maurice, firent des prodiges de valeur. Mais ce fut une heureuse disposition, prise par le stathouder, qui décida du sort de la journée. Les six pièces qui composaient toute son artillerie <sup>2</sup> avaient été hissées sur les dunes et mises en batterie sur des claies. Celles de l'archiduc au contraire, amenées à la hâte, avaient été braquées sans précautions et à chaque détonation s'enfonçaient dans le sable. Bientôt on s'aperçoit, dans les deux armées, que l'artillerie républicaine est la seule qui continue à tirer; en même temps les rayons du soleil couchant, aveuglant les soldats catholiques, viennent paralyser le feu de leur mousqueterie. Cependant l'archiduc fait des prodiges de valeur, il a ôté son casque pour mieux se faire connaître, et toujours au plus chaud de l'affaire, il commande en capitaine et s'expose en soldat. Le jour baisse toutefois, et le sort ne se prononce point encore. Alors Maurice tente un suprême effort; il s'était ménagé une réserve de trois cents cavaliers, il les lance sur l'armée ennemie. La vue de ces troupes fraîches inattendues étonne les Espagnols et les fait hésiter; voyant leur hésitation, les soldats du stathouder font une charge générale en criant : « Victoire » ! A ce cri, les catholiques se débandent, rompent leurs rangs et commencent à fuir. « L'archiduc, avec le peu d'hommes courageux qu'il ramassoit, soustint longtemps l'effort de l'ennemy, se comportant en sa personne fort brillamment et courraigeusement, et ayant eu deux chevaulx tués, et enfin blessé (légèrement toutes fois) à la teste, à l'endroit de l'oreille gauche, se trouvant environné des ennemys et peu assisté des siens, il trouva bon, encores qu'à regret, de se retirer <sup>3</sup>. » Bientôt sa retraite se changea en fuite, et il ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval.

1. Le cardinal Bentivoglio (t. III, liv. VI, p. 148) leur attribue une large part dans l'honneur de cette journée.

2. Je prends ici le chiffre de Grotius. De Meteren ne donne que quatre pièces à Maurice et six à l'archiduc. C'était le temps où trente mille hommes engagés avec dix pièces de canon constituaient une grande bataille.

3. *Lettre d'un gentilhomme de Bruges.*

Le soir, toute la noblesse, qui avait entouré Maurice pendant cette journée à jamais mémorable, se pressa devant sa tente pour le féliciter. Elle le trouva soupant avec l'amiral d'Aragon, qui avait été fait prisonnier au plus chaud de l'affaire. Au loin, de grands feux allumés par les soldats, éclairaient les dunes et la mer. Partout dans le camp éclatait la joie la plus vive, la plus bruyante satisfaction. Seul le stathouder demeurait silencieux et rêveur, car seul il savait au prix de quels dangers il venait de justifier cette belle parole du marquis de Pescaire : « Le renom gagné à la guerre par une vraie vertu et d'illustres actions est plus honorable et plus solide, que celui gagné par la superbe faveur des rois de ce monde. »



MÉDAILLE FRAPPÉE PAR ORDRE DES ÉTATS GÉNÉRAUX  
En souvenir de la bataille de Nieuport.